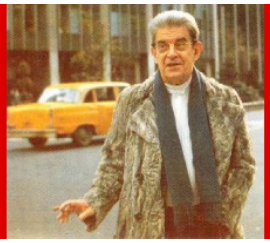
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



N° **768** – Vendredi 9 mars **2018** – 08 h 47 **[GMT + 1]** – **lacanquotidien.fr**

Paroles différentes

EN AVANT

Ce que l'évaluation passe sous silence, par Judith Miller

« Déchainement de la vérité » et mondialisation de la parole féminine, par Clotilde Leguil

LACAN COTIDIANO N° 35

Audrey Suárez, Marga Auré, Dalila Arpin

Ce que l'évaluation passe sous silence

par Judith Miller

À l'occasion de la première journée du CERA, Centre d'étude et de recherche sur l'Autisme, ce samedi 10 mars 2018, sous le titre « Autisme et parentalité », Lacan Quotidien *publie le discours d'ouverture de Judith Miller au Forum sur l'autisme, tenu en 2010 à Barcelone.*

Je serai brève. Ce Forum témoigne, je crois, du fait que nous sommes nombreux à assumer la responsabilité qui est aujourd'hui la nôtre.

Il y a peu, je rappelais à l'Escuela Lacaniana de Psicoanalisis (ELP) la formule de Pascal : *nous sommes embarqués*. Au XXIe siècle, nous sommes dans un monde où nous parions qu'il est possible d'échapper à la barbarie qui nous menace avec son régime de l'évaluation. Ce régime met en lumière le même bonheur pour tous, à la condition – tacite – que chacun consente à être à la hauteur de ce que l'évaluation exige. La machine sociale tournera bien si les grains de sable qui peuvent la faire grincer sont éliminés. Ce régime fait ainsi miroiter le mirage d'une société dans laquelle tous baignent dans l'huile d'un même bonheur, celui du producteur–consommateur idéal, c'est-à-dire docile aux lois du marché mondial.

Le résultat actuel de cette course est éloquent : la crise. Néanmoins, cela ne fait pas vaciller les partisans de l'évaluation. Loin de se demander s'ils sont fondés ou mis en question par le désastre financier qu'ils ont provoqué, les évaluateurs persévèrent dans des calculs supposés scientifiques et ne cessent de préconiser la multiplication de mesures administratives qualifiées de régulatrices du système. Ils prétendent ainsi éviter la catastrophe en sauvant le système qu'ils servent alors que, du fait de celui-ci, nous la frôlons déjà.

Nous avons choisi d'illustrer dans ce Forum l'imposture de ce système et précisément sa façon d'imposer leur traitement à ceux qui sont mis dans la catégorie « autistes ». Cette catégorie, comme toutes les catégories inventées pour les besoins de l'évaluation, vous le savez, est vide de toute pertinence : à présent, ce sont des milliers d'enfants qui se trouvent étiquetés « Trouble généralisé du comportement ».

Notre choix répond à une conjoncture qui n'est pas contingente : l'Espagne et quelques-unes de ses Communautés considèrent la possibilité de promouvoir au rang de « bonnes pratiques » toutes les méthodes cognitivo-comportementales pour traiter l'autisme. Or précisément, l'autisme est une forme clinique du sujet qui démontre particulièrement l'efficacité de la clinique psychanalytique.

Nous sommes face à un double paradoxe. Le premier est le privilège de cette forme clinique qui répond au fait que les sujets autistes sont des êtres qui parlent et sont parlés, qui ont fait le choix de rejeter leur immersion dans le bain de langage. Ils ne cessent pas pour cela d'être des sujets, malgré la profondeur de la souffrance engendrée par leur choix. Le second est conjoncturel : il y a des mesures administratives qui voudraient supprimer le traitement psychanalytique de l'éventail des pratiques reconnues dans les institutions, là-même où elles ont démontré leur validité.

L'évaluation préconise les méthodes qui méconnaissent le choix paradoxal des sujets autistes et opte pour des protocoles d'apprentissages dirigés afin d'obtenir de gré ou de force que l'autiste parle et présente un comportement acceptable aux yeux des normes sociales. Sans tenir compte du réel, c'est-à-dire de l'impossible auquel le sujet autiste est confronté. Sans tenir compte non plus des conséquences qui s'en suivent pour lui, sa souffrance mais aussi bien ses inventions, solutions qu'il trouve pour la supporter. Un clinicien digne de ce nom repère ces inventions comme telles et pourra y prendre appui pour permettre au sujet autiste de s'inscrire dans un lien social tolérable, tant pour lui que pour les autres.

La pratique d'un clinicien n'a rien de commun avec celle d'un dresseur qui conditionne le comportement de son client sans tenir compte de son désir, en lui imposant ses seules demandes qui, puissent-elles parfois témoigner d'une efficacité ponctuelle, sont terriblement exigeantes pour un sujet autiste.

Nous rencontrons là ce qu'il y a de plus vivant dans le thème de ce Forum. Le réel de notre actualité nous confronte à un choix, qui me semble un choix de civilisation. Ou bien nous suivons les pas de la barbarie évaluatrice et ses corolaires, le scientisme et le *managering*, ou bien nous suivons la leçon de Freud et de Lacan pour traiter le malaise intrinsèque à toute forme de civilisation, celle qui répond au fait que le corps de l'être vivant humain est traversé par le langage. J'appelle « barbarie », avec Léo Strauss et Jean-Claude Milner, une civilisation qui vise à fermer les portes à toute manifestation de la singularité des êtres parlants, de leurs inventions, de leur créativité, en un mot, de leur poésie. La psychanalyse, la science, l'art et leurs histoires respectives invitent chacun de nous à y être attentif. Je suis ravie de votre présence et je vous en remercie, un par un.

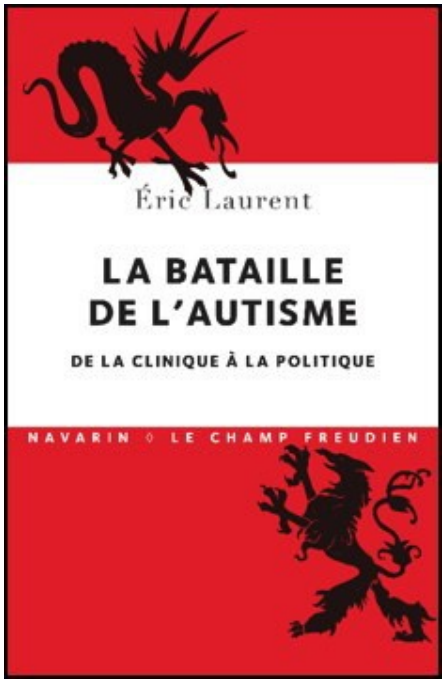
Traduction Valeria Sommer et Anne-Charlotte Gauthier

S'inscrire en ligne : ici

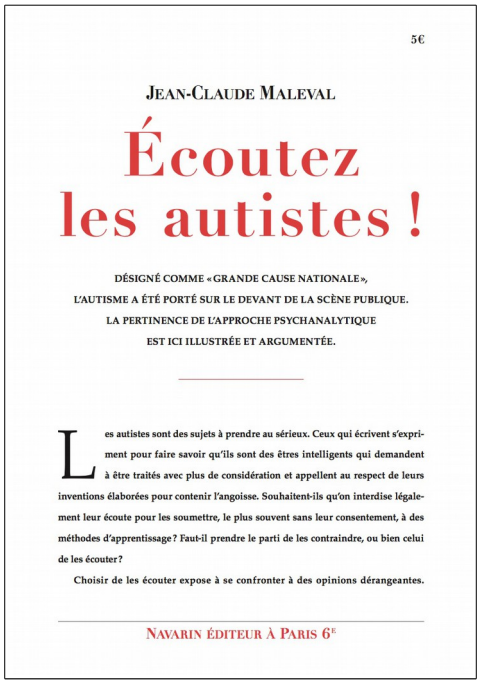
De nombreux ouvrages sur l'autisme à retrouver à la librairie de la journée du CERA et ici

---

À nouveau disponibles :



ecf-echoppe



ecf-echoppe

« Déchaînement de la vérité » et mondialisation de la parole féminine

par Clotilde Leguil

2018. *La parole des femmes s'est libérée*, dit-on à juste titre à propos du déferlement de révélations relatives aux affaires de harcèlement sexuel. Elles ne reculent plus devant la vérité ni ne cèdent à la honte. Cette libération n'est pas seulement le fait des femmes d'une certaine classe sociale, d'une certaine culture, d'un certain monde. C'est une libération mondiale, une mondialisation de la libération de la parole des femmes.

Folie du déchaînement de « la vérité » à l'heure des réseaux sociaux

Nous avons donc affaire à une nouvelle révolution, un nouveau temps logique du féminisme, articulé au monde numérique. Ce moment du féminisme web.3 véhicule un changement du rapport à la parole des femmes. Une révélation, une affaire deviennent, grâce à leur diffusion sur la toile, le temps d'un processus dont la propagation ne s'arrête plus. Un phénomène dans la vie d'une femme – battement d'ailes du papillon du point de vue mondial –, une fois dénoncé sur la toile, peut provoquer un véritable séisme politique. N'importe quelle femme peut par un *hashtag* dire quelque chose d'un harcèlement subi. Le monde ne peut plus fermer les yeux sur le réel du harcèlement sexuel, qui semble inscrit dans les *habitus* d'un certain nombre d'hommes de pouvoir. Cette vague déferlante de dénonciations-révélations sous la bannière des *#balancetonporc* ou *#metoo* est un phénomène inédit.

Pour autant doit-on croire que les femmes vont pouvoir faire entendre *toutes ensemble* la vérité de ce qui leur est arrivé ? La massivité du phénomène de dénonciations signifie-t-elle que ce qu'il y a à dire de cette mauvaise expérience trouvera à se faire entendre depuis un « nous les femmes » contre « eux les harceleurs » ?

La parole féminine du fait d'être ainsi mise en commun résonne fort dans la société, certes, mais ne perd-elle pas aussi de sa valeur intime ? Il y a à la fois un pari, fait par celles qui s'expriment, et un risque, celui que d'autres finissent par parler à leur place, en collectivisant le phénomène et en lui donnant un sens univoque.

S'il y a libération de la parole, n'y a-t-il pas aussi, au-delà, quelque chose de l'ordre d'un « déchaînement de la vérité »[1], qui peut se retourner contre la parole singulière ? N'y a-t-il pas là quelque trace d'une folie contemporaine dans ce nouveau rapport à la parole de vérité qui ne rencontre plus de limite ? Peut-être pouvons-nous aussi interroger les effets de ce que Lacan appelait, en un sens qui lui était propre, dans les années 1970, « le déchaînement de la vérité », soit le point où plus rien ne retient la vérité de se dire. Que les réseaux sociaux permettent une libération de la parole, c'est incontestable. Mais jusqu'où est-ce véritablement une libération ? Quelle est la valeur de cette vérité déchaînée à l'heure des réseaux sociaux ?

Assomption collective du trauma

Le premier effet de cette libération de la parole est une « mise en commun de la mauvaise rencontre », au sens où Lacan définissait le traumatisme comme telle, la mauvaise rencontre avec le réel. Cette parole des femmes qui disent qu'elles ont été *elles aussi*, comme tant d'autres, harcelées sexuellement, se fait connaître comme si, enfin, un verrou avait sauté. Là où le magistrat était jusqu'alors chargé de la manifestation de « la » vérité, voilà que les réseaux sociaux s'en chargent, avec bien plus de rapidité. Que cette vérité n'ait pas la même valeur que celle de la justice est certain. Qu'elle se manifeste néanmoins comme une forme de vérité nouvelle, celles de femmes qui prennent la parole pour faire savoir qu' « elles aussi » ont subi un jour un harcèlement de la part d'un homme abusant de son pouvoir, est tout aussi certain. Le poids du nombre compte ici.

Grâce à cette massification de la prise de parole, la honte qui empêchait de parler n'est plus. Le fait de prendre la parole « ensemble » permet de ne plus se sentir salie en son être par le harcèlement, mais de faire du traumatisme vécu un phénomène qui peut se partager. Et s'il peut se partager, c'est qu'il peut aussi se dénoncer comme ayant une cause commune qu'il s'agit de pulvériser.

Garder le silence était jusque-là une façon de ne pas se laisser éclabousser publiquement par la jouissance de l'autre. Prendre la parole sur la toile permet de faire de « la mauvaise rencontre » avec un harceleur un problème éthique et politique, et non plus un problème personnel. Le premier effet de la prise de parole sur les réseaux sociaux est

donc de « politiser le trauma ». Nous avons donc affaire à une immense assomption collective du trauma. De cette façon, les femmes consentent à faire de leur cas, le cas particulier d'un phénomène général qu'il s'agit de dénoncer toutes ensemble : celui de la domination masculine.

« Faire honte » aux harceleurs

Le second effet à souligner, inédit lui-aussi, est de l'ordre d'un renvoi de la honte à l'expéditeur. À cet égard, les deux *hashtag* sous lesquels cette libération a eu lieu méritent d'être interprétés : *#balancetonporc*, lancé par une femme française, *#metoo* lancé par une femme américaine n'ont pas le même effet. *#balancetonporc* met en avant le signifiant « porc », très cru, qui a une fonction précise. On peut y percevoir l'affect de haine justifiée à l'égard des harceleurs, mais on peut aussi y voir autre chose. Avec l'injure, il s'agit de toucher l'autre au point de sa jouissance. Il s'agit en somme de renvoyer le registre de la honte à celui qui en est la cause. Il s'agit de faire honte à ceux qui se sont sentis libres de recouvrir l'autre de honte. Avec ce #, la honte change de côté. Là où la femme harcelée pouvait avoir honte de se voir réduite à n'être qu'un objet de jouissance, ce sont les harceleurs qui sont désignés dorénavant par leur nom de jouissance.

Ce « faire honte » n'est pas sans rapport avec la psychanalyse. Lacan le prenait à sa charge devant les étudiants qui l'écoutaient en 1970 : « Il m'arrive de vous faire honte »[2]. « Faire honte » est une réponse qui vise en l'autre le point d'une jouissance dont il ne veut rien savoir. Si Lacan remet alors à l'ordre du jour ce « faire honte » socratique, c'est qu'en mai 1968, il a aussi été question de revendication de jouissance. Ce « faire honte » avait donc pour finalité de réveiller en chacun le « Je », le sujet de l'énonciation, celui de la parole et du désir.

Le « faire honte » aux harceleurs, présent dans *#balancetonporc*, est d'un autre ordre. Mais il a ceci de commun avec le « faire honte » lacanien, qu'il s'agit de viser la jouissance de celui qui croyait pouvoir l'imposer à l'autre. La puissance de la dénonciation collective est en effet de renvoyer la honte à l'expéditeur. Et cela, quoiqu'on en pense, est un tour de force. Méprisées, ces femmes renvoient à travers ce *hashtag* le mépris à son destinataire. Du même coup, elles ne sont plus des victimes.

Effets de ségrégation

Mais cette parole a aussi un effet dévastateur qui témoigne de la *vérité déchaînée* par ses effets dans le réel. Car la vérité ainsi criée haut et fort semble pouvoir aussi se retourner contre celles qui voulaient s'en faire les porte-voix : leur parole à elles peut aussi se voir critiquée, ravalée, voire galvaudée, par d'autres femmes, qui n'y reconnaissent pas « leur » vérité, par des hommes qui ne se considèrent pas, à juste titre aussi, comme des *porcs* et voient dans ce slogan un amalgame entre masculinité et harceleur.

Le contre-effet de cette libération de la parole est donc d'engendrer de la ségrégation, de la division, voire de la haine des femmes à l'égard des hommes et aussi, des femmes entre elles. Plus on veut rendre planétaire la libération de la parole des femmes, plus des groupes se constituent en rejetant d'autres groupes.

Les polémiques en France autour de la tribune des 100 femmes, qui ont répondu dans le Journal *Le Monde*[3] (sous l'égide notamment de Catherine Deveneuve, mais aussi de Catherine Millet et d'autres) aux *#balancetonporc*, témoignent de cet effet retour. Toutes les femmes ne retrouvent pas « leur » vérité dans cette libération de la parole sur les réseaux sociaux. Toutes les femmes n'ont pas envie de déclarer la guerre aux hommes. Toutes les femmes ne vivent pas leur féminité comme devant conduire à la guerre des sexes. Toutes les femmes ne sont pas d'accord avec les conséquences que l'on pourrait tirer de la dénonciation de la domination masculine en matière de contrôle des œuvres d'art et de leur contenu. Toutes les femmes ne se sentent d'ailleurs pas dominées par les hommes, et certaines ont même perçu à travers cette libération de la parole une version de la féminité qui ne leur convenait pas.

Après la cascade de révélations, c'est alors la cascade de scissions. Scission entre féministes de la première et de la seconde génération, voire de la troisième génération. Scission entre « génération papier » et « génération numérique ». Scission entre les femmes de culture française, qui font valoir une certaine version du féminisme, et celles de culture américaine très orientées par les *gender studies* et leur virulence à l'égard de la domination masculine dans leur approche de la question du rapport entre les sexes.

« Dire la vérité, pas toute »

Enfin, le revers de la médaille de cette folie contemporaine consiste à ne pas voir que la vérité qui se déchaîne ne suffit pas à « bien dire » ce qui est arrivé à un sujet. Le « déchaînement de la vérité » produit des effets sur le sujet lui-même qui se trouve exclu de sa propre parole. Dire la vérité, oui, mais comme le disait Lacan dans *Télévision* : « pas toute, parce que toute la dire […] c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel »[4]. La vérité qui se déchaîne sur les réseaux sociaux tient-elle encore au réel ? La parole en psychanalyse donne un autre poids à la vérité en apercevant justement qu'elle ne peut être « communautarisée » et qu'elle ne peut non plus être dite « toute ».

La vérité de la parole et sa libération sont aussi l'affaire de la psychanalyse, mais il est question d'une vérité du sujet, qui lui est propre et renvoie à son désir inconscient. Cela distingue radicalement la vérité du sujet qui parle en analyse de la vérité collective de la parole des femmes sur la toile. Le sujet ne sait pas très bien ce qu'il veut à dire la vérité à tout

prix. Mais ce qui est certain, c'est qu'il en subit les effets. C'est ce qui amenait Lacan à dire que « la vérité, vous n'en savez quelque chose que quand elle se déchaîne »[5]. Ces effets de la vérité déchaînée sur le sujet sont ceux qui lui reviennent de l'Autre et qui récusent aussi bien la valeur de cette vérité.

S'aperçoit alors que la vérité que l'on a voulu faire reconnaître n'est plus que « déchet ». Car en la laissant ainsi se déchaîner, le sujet a perdu le « bien-dire » singulier qui peut le conduire à apercevoir de façon inattendue le point où sa vérité est aussi celle de ce qui l'a touché dans son corps, sans qu'il le sache. Pour que le déchaînement de la vérité – que Lacan écrivait aussi « déchet-nement »[6] – ne vienne pas pulvériser la valeur de la parole elle-même, il faut peut-être trouver, chacune, une par une, chacun, un par un, la façon de dire, et de *bien dire*, le trauma.

Le risque de la libération de la parole à l'heure des réseaux sociaux, c'est d'oublier la valeur de l'énonciation singulière comme seul lieu de vérité. Le rapport à la vérité en psychanalyse suppose donc de découvrir en soi-même le point où la vérité ne peut toute se dire, le point où les mots manquent pour dire le réel. C'est ce point, celui de l'impossible à dire, qui ne pourra jamais se partager sur aucun réseau, dont il s'agit néanmoins d'essayer de parler dans l'expérience d'une analyse.

Ce texte est la version courte d'un article inédit à paraître en espagnol en avril 2018 dans Letras Lacanianas *n°15.*

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Seuil, 2006, p. 73.
2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, Seuil, 1991, p. 223.
3. « Nous défendons une liberté d'importuner indispensable à la liberté sexuelle », *Le Monde*, 8 janvier 2018,.
4. Lacan J., *Télévision*, Seuil, 1974, p. 9.
5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 73.
6. *Ibid.*

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 35

SUMARIO

VENEZUELA

Dias-por-a — Audrey Suárez

LA MOVIDA ZADIG

El sujeto es siempre un emigrante — *Marga Auré*
Se odia desde entonces abiertamente y sin vergüenza — *Dalila Arpin*
Zadig-Madrid, Conversación: Los fenómenos migratorios: modos de la segregación

---

VENEZUELA

Dias-por-a

Audrey Suárez (Caracas)

"Diáspora" es un término ahora común entre los venezolanos. Su definición deriva del griego y significa "dispersión"; en el Diccionario de la Real Academia de la Lengua Española, se define como término femenino, dispersión de un grupo exiliado de su lugar de origen. El punto es que es un concepto que supone movimiento, se entiende como un efecto social y su referencia inmediata en el pasado son los judíos. En el siglo XX y en el actual, han habido movilizaciones sociales productos de conflictos de guerra, como los casos de Siria o Irak, o los llamados "conflictos armados", que suponen una confrontación de menor escala que una guerra, siendo el caso de Colombia, por nombrar solo alguno, uno de los países que ha vivido el movimiento forzado de sus poblaciones, para preservarse e intentar una vida donde las condiciones mínimas de supervivencia se garanticen. Visto así, en la historia, es posible ubicar esos desplazamientos sociales, producto de los intereses humanos en conflicto, pero cuando ubicamos en el siglo XXI lo que supone un desplazamiento social no convencional, Venezuela aparece con escenarios definitivamente inéditos. La diáspora venezolana, al igual que la idea de dictadura venezolana, es

inédita, no es similar a la emigración cubana hacia los Estados Unidos y ya en el 2017 es más semejante a la de los judíos, como efecto del holocausto.

La causa de la emigración venezolana fue pasando desapercibida en los años previos al 2017 porque no había una forma única de nombrar la o las causas; no es un único hecho claro, definitivo, como el traslado de los judíos a los campos de concentración nazis; es un real que, como tal, el intento de nominarlo es un intento de asir lo real para simbolizar y definir sus efectos que la cualidad de horror no permite. Para describir la causa de la diáspora venezolana, hay que ubicar la relación con la disminución de la población o la condena a las generaciones de relevo: jóvenes y niños desnutridos, sin acceso a superar enfermedades, sin acceso a los recursos básicos de alimento y protección médica; y esto acontece de manera forzosa, en los mismos hospitales y en los hogares de los venezolanos, debido a la falta, o a la imposibilidad de la mayoría, de pagar una dieta balanceada o medicinas, consideradas básicas en el siglo XXI. Todo este escenario de horror en Venezuela supone un exterminio, exterminio por mengua, no distingue origen étnico, ni exclusivamente razón económica, no se circunscribe a lo racional, eso sería inscribirlo en lo simbólico. El predominio de estas acciones es pulsional, un goce desbordado, rasgos de goce compartidos, si es posible nombrarlo de esa forma, por parte de los que se reúnen ante la idea llamada de "Estado" en Venezuela, en este momento. Un Otro de tales magnitudes de control, ideal y determinación, que la emigración es el mejor de los efectos sintomáticos como respuesta de un sujeto a la preservación; no es generalizable por supuesto, implica el punto de quiebre del uno por uno ante ese real y esto a su vez es de difícil lectura por parte de los enfoques sociológicos y conductuales, siendo la orientación del uno por uno la aproximación posible para no sucumbir a la angustia por una causa que se despliega como generalizada.

Los psicoanalistas venezolanos han respondido hasta ahora, ante ese real; la estrategia ha sido desde el uno por uno como orientación clínica, pero la pregunta insiste: ¿cómo lidiar con ese real desde la persona misma del analista, que es sujeto en esta misma cultura?, ¿cómo seguir propiciando la transferencia cuando se trata de situaciones de tal nivel de estrés social, del que no es ajeno la persona del analista?

Esta idea me hizo recordar la emigración de Freud antes de terminar la segunda guerra, emigración no por anticipación del mismo Freud, más bien, ante la insistencia de la princesa Marie Bonaparte, quien históricamente es reconocida como la que generó el salvoconducto de Freud de Viena a Londres. Fue su determinación, al punto de instalarse en las escaleras del departamento de Freud. Ni siquiera la comparecencia de la hija, Anna, por amedrentamiento nazi, ni el allanamiento a la residencia de Freud propiciaron ese instante de concluir en él, al que Lacan hace referencia ante lo sintomático; no fue la reacción del Freud sujeto, fue la respuesta a un acto de su analizante ante el real del nazismo como tal; Marie B., encarnó lo vivo, la vida estaba ya en juego; como pasa para algunos venezolanos. Freud insistió en quedarse hasta que lo real se impuso: preservar la vida, ni siquiera la propia lo movió a dejar Viena, hasta el acto de la princesa Marie.

En el caso de los analistas lacanianos, la pregunta que insiste es: ¿qué lectura de este real es posible?,? ¿qué es llevar hasta las últimas consecuencias un análisis, en estas condiciones de país?, ¿cómo bordear en estas condiciones el hallazgo lacaniano del objeto *a* en los análisis si ahora el día a día en los consultorios, abrumadoramente, es el manejo de la angustia como antesala del síntoma singular? Los analistas en Venezuela insisten en la vida, para tratamiento del goce y ahora más que nunca, la apuesta por sostener la causa analítica emerge como lo necesario ante lo imposible. Los que nos formamos en este país en la causa psicoanalítica de orientación lacaniana enfrentamos "la invención de la continuidad del dispositivo analítico", porque en la decisión de

propiciarlo, el cuerpo del analista es parte del acto analítico. Es así como confrontados en el día a día -por- ser semblante de objeto *a,* la vuelta del término diáspora es "dias-por-a", en el compromiso de estar a la altura de la historia que nos tocó, reinventar un día a la vez, la posibilidad de sujetos en análisis, vía skype, por teléfono y/o de modo presencial, pero insistiendo en que hay algo más que el goce del Amo.

LA MOVIDA ZADIG

El sujeto como tal siempre es un emigrante

Marga Auré (París)

Es una idea muy fuerte pensar la fraternidad fundada sobre el rechazo.

Si el odio no recubre la pulsión de muerte, es sin embargo una de sus manifestaciones más importantes. ¿Qué es lo que el psicoanálisis permite comprender sobre la segregación? ¿Como puede el psicoanálisis aclararnos algo sobre el funcionamiento del odio y de la pulsión de muerte? ¿Qué lógica acompaña al odio de sí mismo? ¿Es diferente del odio de sí mismo del odio hacia el hermano, del odio al padre?

En la concepción freudiana del Eros universalista y unificador, el odio no es un obstáculo, ya que el lazo social se crea por la fuerza de la identificación al líder. El odio para Freud no deshace alianzas, al contrario, puede crearlas y puede robustecerlas. Un grupo de hombres puede constituirse en armada asesina siguiendo a su jefe. Freud era muy pesimista ya que tenía la certeza del carácter irreductible de la pulsión de muerte.

El lazo social no se funda para Lacan en la identificación al jefe sino más bien en un rechazo y más concretamente en un rechazo pulsional. Se trata del rechazo de un modo de gozar que le sea al sujeto extraño al modo propio, a él mismo, a su modo propio de gozar. Nos molestan muy a menudo los otros y sus particulares y distintas a las nuestra maneras de gozar. El Otro en psicoanálisis es el inmigrante, inmigrante en tanto que inmigrante o extranjero en tanto en cuanto esta diferencia se refiere al goce. Lacan dice que "no conoce sino un solo origen a la fraternidad —la fraternidad humana— y es la segregación" (1). Es muy fuerte pensar que la fraternidad está fundada para Lacan en el rechazo.

El odio no es imaginario como la agresividad sino real ya que apunta al ser del otro, y además más allá de su muerte o exterminación. El odio puede *ex-sistir* más allá de la muerte y del asesinato del otro. No hay salida y éste es el drama. Hay un irreductible del odio incluso en el amor. Lacan incita a pensar que no se conoce amor sin odio e introduce el término de "*odioamoramiento*". Para Lacan no se trata de una confrontación del Eros contra el Tanatos sino la presencia exigente de la pulsión de muerte inquebrantable, superyóica, que viene siempre en el mismo lugar. No hay barrera contra la pulsión de muerte y el odio ya que son en buena parte no dialectizables. "En el odio, hay una constante, un núcleo duro, indestructible, resistente a toda tentativa de dialéctica, fuera del alcance del significante, que designa su real" (2).

El odio al otro es a menudo el tratamiento del odio a sí mismo. ¿Como explicar sino ese odio de sí que puede llegar a manifestarse en la fascinación por la propia muerte? Podemos plantearlo del lado del rechazo del Otro que uno porta en sí mismo. Cuando Lacan conceptualiza el inconsciente lo hace articulándolo al Otro que cada uno porta dentro de sí mismo. Es el

inconsciente, quien tiene un saber oculto y extraño que se manifiesta en los lapsus, en los olvidos, en los sueños, en las angustias, pero también en los síntomas. El sujeto padece y rechaza su propio síntoma como aquello que le es lo más extraño que tiene dentro de sí mismo. El síntoma es lo más íntimo del sujeto, pero también es lo más extraño, *extimo*. El rechazo del síntoma que siempre porta en él un modo de gozar -en el sentido del más allá del placer- de sufrimiento que le es inexplicable, propio, pero vivido en la más radical alteridad de sí. El odio de sí mismo porta la traza de ese rechazo del sujeto hacia el Otro que uno porta en sí mismo. Podemos decir por ello que el psicoanálisis se ocupa del lado más oscuro de uno mismo, del lado de lo que el propio sujeto rechaza. Es la esencia del inconsciente ese rechazo, la puesta de lado que supone la represión.

Perspectiva ética del Psicoanálisis

El trayecto analítico nos invita a introducir una perspectiva ética que incluya la irreductibilidad de la pulsión de muerte y la asunción de la responsabilidad que tiene el sujeto de la parte de oscuridad que porta en él. Si contemplamos el psicoanálisis desde esta perspectiva ética podemos tener la esperanza de que operando un cambio subjetivo en el individuo podemos pensar que un impacto social es posible con una incidencia en el real en juego. La perspectiva ética del psicoanálisis comporta entonces una implicación política. Un análisis produce un saber sobre sí mismo y salir de la ignorancia. "Tu puedes saber" es la vía de apertura que brinda el psicoanálisis. "Tu puedes saber" algo de tu oscura forma de gozar de la que solo tú puedes poder responder. "Tu puedes saber" que tienes algo que ver con que lo que te ocurre y acontece. "Tu puedes saber" algo sobre lo que tú tienes en ti mismo que tanto rechazas. Esto puede ser evidentemente una respuesta, un despertar y además una elección política. Esta elección política conduce a la transmisión del psicoanálisis lacaniano para interpretar el malestar de la civilización, para advertir de sus impases y para pasar a la acción, pero una acción en el mundo a través de nuestros principios analíticos y con las consecuencias de lo que nos enseña un psicoanálisis.

Querría terminar con una citación de Jacques-Alain Miller que me parece poder condensar nuestra problemática en la más actual modernidad y en conexión con la experiencia psicoanalítica que viene cristalizada con el significante de la "inmigración". Se trata de su curso del 27 noviembre 1985 titulado *Extimidad*:

> Al hablar de la extimidad, del Otro de adentro, planteamos el problema de la *inmigración,* término relativamente reciente que es contemporáneo de la Revolución Industrial (…) Establecerse en un país extranjero se extendió a escala masiva. Es un hecho nuevo un hecho moderno.
>
> Pero ser un emigrante, es también, digámoslo, el estatuto mismo del sujeto en el psicoanálisis. El sujeto como tal es un emigrante —el sujeto tal y como lo definimos desde su lugar en el Otro. (…) No hay más otro en sí mismo que en el Otro. Para el sujeto, ese país extranjero es su país natal. (…) Este estatuto de emigrante pone en cuestión el circulo de la identidad del sujeto. Eso le empuja a buscar a través de los grupos, a través de los pueblos y las naciones (su identidad). Es ahí donde debe uno preguntarse lo que hace que el Otro es el Otro, y cuál es la raíz de su alteridad (…) ¿Quién es el Otro del Otro? Ustedes saben que Lacan se ha hecho la pregunta. Y además le ha dado diversas respuestas, la más evidente siendo que el Otro del Otro es el sujeto.

Un psicoanálisis nos permite esperar poder saber algo de esta parte oscura en nosotros mismos que llamamos inconsciente. Es la parte rechazada y reprimida del sujeto que Miller llama aquí "inmigrante".

1: J. Lacan, *El Seminario libro 17 : El reverso del Psicoanálisis,* clase del 11.3.1970, p. 121.
2: J.-A. Miller, *Extimidad,* clase del 27.11.1985.

Se odia desde entonces abiertamente y sin vergüenza

Dalila Arpin (París)

La última película del realizador germano-turco, Fatih Akin pone de relieve un fenómeno contemporáneo (1). Katia, joven alemana, se desposa con Nuri, su antiguo *dealer* turco, cuando éste aún está en la cárcel. A la liberación, forman una bonita familia que se deshace a causa de un atentado: Katia pierde marido e hijo. La policía la interroga: ¿Su marido tenía enemigos en el narcotráfico? ¿Era militante turco contra los kurdos? ¿Antiguos conocidos de la cárcel podrían proceder a un arreglo de cuentas? Pero la solución una nueva hipótesis que los investigadores no habían contemplado aún. Dicho de otra manera: el odio puede venir de todos lados.

Dos libros publicados recientemente señalan lo nuevo con respecto al odio del Otro: *Contra el odio, un alegato en defensa de la pluralidad de pensamiento, la tolerancia y la libertad* (2), de Carolin Emcke, periodista e intelectual alemana*, y Tu haïras ton prochain comme toi-même* (3), de Hélène L'Heuillet, filósofa y psicoanalista francesa. Ambas constatan que el odio se expresa actualmente a cielo abierto y que ya no es más objeto de represión. Carolin Emcke señala que en Alemania un nuevo fenómeno viene a nombrar la agresividad e incluso el odio de lo que ella llama "lo impuro": "el ciudadano inquieto". Nadie quiere ser considerado como racista, pero la inquietud encuentra legitimidad ante los ojos del público. No son xenófobos, sino ciudadanos que se inquietan por la llegada de inmigrantes. Esta "inquietud ciudadana" no apunta a los gastos y el uso del dinero de la comuna, sino al "pillaje" de puestos de trabajo del "pueblo" por parte de los recién llegados. No es ya la inquietante extrañeza, sino el inquietante extranjero…

¿Este odio "disimulado bajo la capa de la inquietud" no es acaso el avatar —como postula la autora— de una experiencia colectiva de privación de derechos, de marginalización o de representación política deficiente? Es allí donde anidan los populismos actuales. Este discurso político que llama a los intereses del "pueblo" y se erige en su defensor contra los intereses de una así llamada elite. Es un movimiento que se dice democrático pero que en realidad ataca la democracia representativa, considerada como poco creíble y defectuosa. Dicho movimiento se organiza alrededor de una figura carismática que habla "al pueblo" de manera demagógica.

Según Hélène L'Heuillet, la denuncia del modo de vida capitalista por parte de los yihadistas facilita el pasaje al acto por la movilización de la pulsión de muerte. La crítica del lugar de los objetos en nuestra sociedad de consumo, que ellos consideran como una idolatría, va en efecto lógicamente, en una perspectiva de conversión mesiánica, hasta la denuncia de la idolatría de la vida (4). Podemos entonces cernir cómo el modo de vida occidental, que hace de la subida al zenit del objeto su modo de gozar privilegiado, es vivido por los yihadistas como un acto malévolo que les está dirigido. Esto se distingue de la critica marxista del fetichismo de la mercancía, que ahorra la vida a los terroristas revolucionarios, como dice la autora. En esta perspectiva, el odio esta reprimido, mientras que, en el movimiento yihadista, aparece a cielo abierto. En el fondo, como ella indica, el odio del modo de vida occidental es un odio hacia la vida en su conjunto: matar y matarse están tramados en la misma tela (5). Por lo tanto, la

conversión no se logra sino con el acto suicida ya que hay que matar el idolatra que está en sí mismo (6).

Sabemos, con Lacan (7) que el odio es la pasión que apunta a la destrucción del ser del Otro. Hace valer lo insoportable del Otro para aquel que experimenta, o bien que lo manifiesta. Aún si este Otro no es otra cosa que la alteridad a si mismo, que habita en cada uno de nosotros (8). La última enseñanza de Lacan nos enseña que el *Héteros* es difícil de alojar tanto para los hombres como para las mujeres (9). El aniquilamiento deseado del Otro revela el encierro en la cárcel de lo mismo, del "todos iguales", que Lacan llama el dominio del Uno. Asistimos, hoy en día, a un fenómeno fuera de las normas: por un lado, la hipertrofia del lazo, facilitada por todos los medios técnicos imaginables y, al mismo tiempo, el auge de los movimientos racistas, homófobos, antisemitas y nacionalistas, que aspiran a la construcción de universos cerrados. Es esto último lo que da la razón de lo primero: el lazo facilitado por la era numérica no es otra cosa que la propagación de burbujas reunidas en universos herméticos.

En Alemania, el *Hate Poetry Slam* es una tentativa de deshacer este odio por medio del bien-decir: las victimas de insultos racistas exponen —en forma anónima— en un teatro las cartas que han recibido frente a un auditorio que las acoge divertido y que al final de la sesión, elige la "mejor carta". Este dispositivo permite el vaciado del sentido injuriante y la transformación por el humor. La lectura pública es también una manera de hacer lazo social, y de no quedarse en la soledad del sufrimiento.

Apostemos a que la globalización del lazo evolucione hacia una consideración respecto al ser del Otro, más cercano del amor que del odio. ¡Aún un esfuerzo para cambiar de pasión!

1: El título está tomado de la obra: Emcke, C., *Contra el odio, un alegato en defensa de la pluralidad de pensamiento, la tolerancia y la libertad,* Taurus, 2017.
2: *Ibid.*
3: L'Heuillet, H., *Tu haïras ton prochain comme toi-même,* Paris, Albin Michel, 2016.
4: *Ibid.,* p. 72.
5: *Ibid.,* p. 73.
6: *Ibid.,* p. 76.
7: Lacan, J.*, Seminario, libro I,* pero también a lo largo de su enseñanza.
8: Lacan, J., *Le triomphe de la religion,* Paris, Seuil, 2005, p. 62.
9: Lacan, J., *Otros escritos.*

ZADIG-Madrid

Conversación *Los fenómenos migratorios: modos de la segregación*

Desde Zadig-Madrid, hemos decidido organizar una conversación que tome en cuenta aspectos que nos parecen esenciales para pensar el tema de las migraciones en la actualidad y la segregación que inmediatamente conlleva.

Uno de estos aspectos es la figura de "el extranjero", de aquel que por diversas circunstancias –guerras, persecuciones políticas, culturales, raciales, religiosas o económicas- decide cambiar de país y arriesgarse en la aventura de encontrar un lugar en otro mundo que, de entrada y sin dudas, lo recibirá de modo hostil. A sabiendas de que se trata de un viaje donde puede perder la vida, emprende su difícil camino sin que nada lo arredre. Si consigue llegar y

entrar en Europa, se convertirá automáticamente en un extranjero, lo cual señala una frontera muy difícil de traspasar.

El otro, de nuestro máximo interés, atañe a "lo extranjero" término con el que pretendemos nombrar una cualidad de cada ser humano, en la cual se verifica que es en la propia subjetividad donde habita algo que al sujeto se le hace extraño, extranjero. Ese algo puede ser el inconsciente, el síntoma, la fuerza de las pulsiones y es expresión de aquello que se le impone al sujeto más allá de sus buenas intenciones conscientes. Estas manifestaciones hacen percibir que lo extranjero vive dentro de cada uno de nosotros, aunque exista velado por los lazos sociales y por las identificaciones. Así, la pertenencia a una comunidad de connacionales con modos de vida y de goce comunes va a ser puesta en cuestión por la llegada masiva de inmigrantes, portadores estos de otras lenguas, otras vestimentas, otras tradiciones, otros modos de lazo social. La segregación, estampada en la intimidad del sujeto, está entonces socialmente aceptada -muros, vallas, cárceles- sin que se vislumbre en el mundo otra forma posible de acogida a los inmigrantes salvo cuando estos sirven a los intereses económicos de los gobiernos. Pero si pensamos que es posible otra recepción tendremos que dar cuenta de ella.

Para pensar y desplegar en la conversación estas cuestiones, hemos invitado a diferentes personas de otras disciplinas, las cuales están comprometidas en su praxis con el trabajo con extranjeros en diversas modalidades. Esperamos que sus reflexiones y las nuestras, desde las distintas perspectivas en las que nos sentimos concernidos, permitan situar y hacer más fértil el diálogo sobre el tema que nos reúne.

Tendremos un amplio tiempo para el debate.

Invitados:

- Ramiro García de Dios, juez de control de los CIE de Madrid.
- Francisco José Martínez Martínez, catedrático de Metafísica de la UNED.
- Emilio Silva, presidente de la Asociación para la Recuperación de la Memoria Histórica.
- Isidro Rodríguez, director de la Fundación Secretariado Gitano.
- Rodolfo Rieznik, vocal de Economistas sin Fronteras.
- Enrique Barbero, vicepresidente de la ONG ACCEM.
- Patricia Campelo, periodista.
- Andrés Borderías, psicoanalista.
- Santiago Castellanos, psicoanalista.

Coordinan: Dolores Castrillo y Joaquín Caretti.
Organiza Zadig-Madrid con la colaboración de la Biblioteca de la Orientación Lacaniana de Madrid (BOLM)
Sábado 3 de marzo de 9,30 a 14.
Lugar: c/ Reina 31, 1º derecha
La entrada es libre previa inscripción en la secretaría de la Sede, o por teléfono: 915591487 o por mail: secretaria@elp-sedemadrid.org
Aforo limitado.

Lacan Cotidiano
Redactor jefe: Miquel Bassols
Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:
Jacques-Alain Miller, presidente
Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.